

Cette omission volontaire, prouverait-elle que la palme de ce vilain péché capital, revient de droit aux doctes maîtres de la sagesse?

Ce n'est pas monsieur Ferriani qui nous le dira.

En terminant cette chronique, je vois que je n'ai pas signalé le moindre fait d'actualité, ma foi: de ce temps-ci, les quotidiens s'en chargent de façon tellement prolige; que pour une fois, je me permets d'ignorer les hécatombes russo-japonaises, les menaces du Kaiser, et bien d'autres choses.

L. D'ORNANO.

UN NOUVEL ACADÉMICIEN

L'Académie française vient de recevoir sous la coupole un nouveau Quaranté, M. René Bazin, et nous applaudissons d'autant mieux que, sur plus d'un point, le nouvel élu a toutes nos sympathies et par ses oeuvres et par sa vie.

L'oeuvre de M. René Bazin est à l'image de sa vie. Et sa vie, ordonnée selon des règles éprouvées, a été celle du sage, qui sait trouver le bonheur dans le devoir. Sept enfants, tous vivants aujourd'hui, ont entretenu successivement la joie à son foyer.

Son père était Angevin; sa mère était Parisienne. Et puisque l'hérédité, quand elle agit normalement, nous dirige, en une certaine mesure, vers une certaine destinée, on peut bien dire que M. René Bazin a développé, en lui, tous les germes de ses origines. L'énergie discrète et affinée, sa délicatesse d'émotion, sa sobriété vigoureuse d'expression, ce pouvoir de nous attendrir par des phrases bien faites, qui sont toute la séduction de ses livres.

La mère de M. René Bazin était la fille de François Chéron, avocat au Parlement de Paris, membre du conseil secret de Louis XVI; il fut emprisonné sous la Terreur et déporté en 1797.

Toutes les avances d'une destinée toujours propice n'ont pas attiré M. René Bazin à Paris. Ses fonctions de professeur de droit à la Faculté catholique d'Angers l'ont retenu dans sa province. Mais il aurait pu se démettre de cet emploi, si Paris l'avait vraiment séduit.

Il avoue, au reste, que la vie parisienne lui paraît trop absorbante, trop dévorante. Elle lui disputerait trop, par l'enchaînement des obligations surrogatoires où elle enserme ses favoris, les périodes de recueillement dont il a besoin pour rêver ses oeuvres et pour les écrire.

Nous ne devons pas seulement, à cette détermination, l'originalité de son talent et la saveur rustique de ses oeuvres. Exprimer la vie des provinces par des oeuvres d'art, c'est la réaliser, avant qu'elle leur soit rendue par la législation.

M. René Bazin a fait, pour l'Anjou et la Vendée, ce que Ferdinand Fabre a fait pour sa région cévenole, ce que M. Edouard Pouvillon fait pour sa contrée languedocienne, et M. Anatole

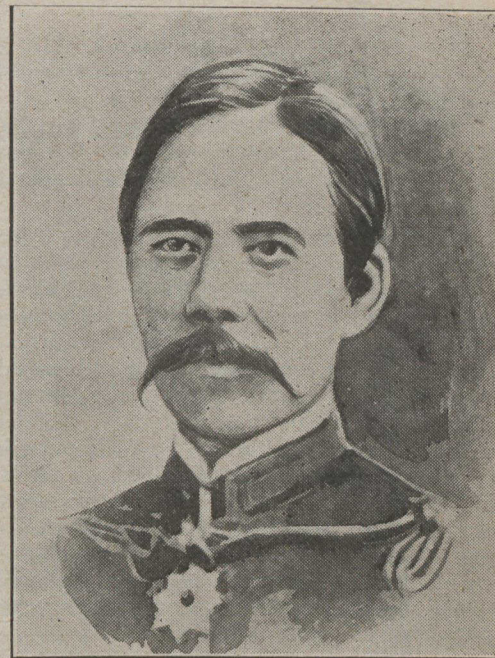
Le Braz, pour la Bretagne. Ce qui domine dans son oeuvre, comme dans celles de ses émules, c'est l'amour filial de la terre natale, de la terre où le présent s'enracine au passé, où l'idéal futur prend sa sève à la source des traditions.

Tel est le nouvel Académicien auquel son roman "Les Oberlé" devait ouvrir les portes des Immortels Quaranté.

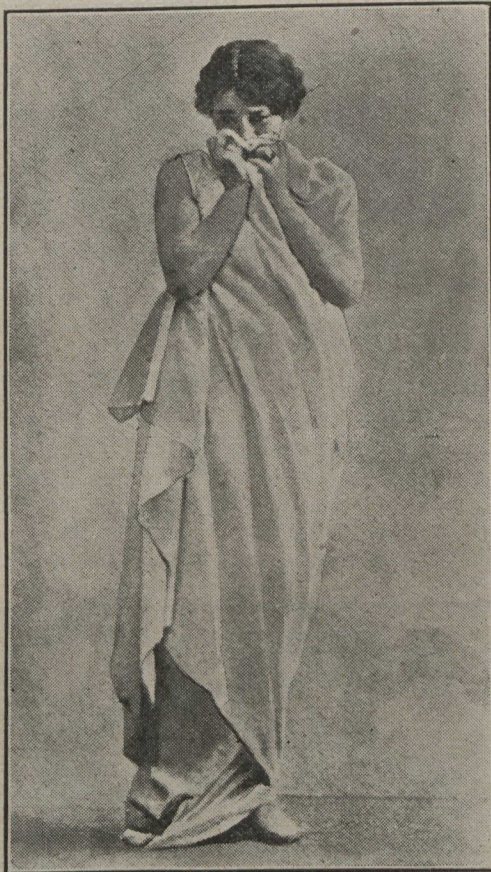
M. Doumic complimente finement M. Bazin, quand il dit de lui: "Nous l'aimons pour ce qu'il y a dans ses oeuvres de délicatesse d'âme et d'élevation de sentiments, et pour le courage qu'il a de rester honnête et chaste, tout en étant clairvoyant et véridique."

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL KUROKI

Le général Kuroki est le commandant en chef de la première armée japonaise. Chez ses compatriotes, il jouit d'une grande réputation, et son âge (soixante-deux ans) n'a diminué en rien ses forces. Il l'a fort bien prouvé à la bataille de Kia-Len-Tsé, qui fut presque aussi sanglante que celle toute récente de Kin-Tchéou, où le général Okou vient de remporter une non moins sanglante victoire. Kuroki est le type



Le Lieutenant-Général Kuroki, commandant en chef de l'armée japonaise en Mandchourie.



(L'hypnose et l'harmonie des gestes)

CHAGRIN

du vieux Satsouma japonais, de cette caste féodale et militaire où les garçons, dès leur plus tendre enfance, sont exercés à la guerre. Dans la grande révolution qui dégagna le Japon des liens du passé, il combattit parmi les partisans de l'empereur. Ses qualités militaires éclatèrent durant la guerre contre la Chine, et c'est, surtout, comme tacticien et comme administrateur qu'il se distingua. Dans la guerre sino-japonaise, depuis le commencement jusqu'à la fin, il assumait le poids redoutable de la mobilisation de l'armée, et c'est lui qui prit Weï-Haï-Weï.

LA LÉGENDE DES FILS DE LA VIERGE

En ces jours-là, alors qu'Héliopolis, ignorante de la gloire qui la visitait, cachait entre ses murs l'Emmanuel enfant, son père adoptif et Marie, sa mère, en ces jours-là, la Vierge très douce, assise un matin auprès de sa maison, à l'ombre chaude d'un palmier, filait sur son fuseau la masse blonde et soyeuse d'un lin choisi. Le Petit Jésus, qui essayait alors ses

premiers pas sur le sable doré de l'Égypte, jouait sagement auprès d'elle... et un doux frémissement d'ailes invisibles palpitant dans l'air attiédi, trahissait seul la présence des anges essaimés dans l'espace, attentifs aux ébats du bel Enfant.

Là-bas, de grands sphinx de granit poli alignaient à l'horizon leurs croupes massives et leurs pieds couchés dans la poussière; une buée bleue, traînant au-dessus du sol, indiquait le cours large du Nil; des palmes, croissant au bord de l'eau, soufflaient dans l'air de la fraîcheur et des parfums; et parfois, entre leurs têtes remuées, on voyait apparaître, posé sur une de ses pattes, quelque ibis rose au cou de nacre...

Mais tout cela, — les sphinx, le Nil, les palmes, l'ibis sacré, — tout cela, noyé dans la lumière ambrée de l'Orient, disparaissait aux yeux ravis des anges devant la beauté de la Vierge, fille de David, et la grâce de l'Enfant, fils du Très-Haut.

Or, une femme qui avait chez elle un enfant malade étant venue chercher Marie, celle-ci partit, abandonnant son fuseau à la garde du Petit Jésus, et le Petit Jésus à la garde des anges.

Resté seul avec le fuseau de bois durci entre les mains, Jésus s'amusa d'abord à lustrer d'un doigt souple et patient le lin qui le garnissait, puis à souffler dessus, l'haleine douce et les lèvres arrondies.

Et le lin de s'envoler en fils ténus dans l'espace, et Jésus de rire aux éclats...

Quand revint la Vierge très douce, en voyant son fuseau dégarni, elle fut d'abord tentée de gronder Jésus:

— Eh quoi! mon cher Enfant, dit-elle, qu'avez-vous fait?...

Et le Petit Jésus de continuer de sourire et de tendre son doigt vers l'horizon...

De tous côtés, plus délicats qu'un cheveu blanc et plus transparents que le cristal, scintillaient les fils de la Vierge: les grands sphinx de granit sentaient leurs flancs emprisonnés par de fins réseaux d'argent, les ibis roses prenaient leurs ailes aux fils d'un métier qu'on ne voyait pas, la grâce des palmiers se doublait de celle des rosaces qui venaient s'y suspendre, et l'air était plein de tant de légères dentelles que les anges n'osaient y voler, de peur d'en rompre les mailles.

Et la Vierge très douce, loin de gronder le Petit Jésus, l'attirant près d'elle et le baisant au front:

— Soit donc! mon Bel Enfant, dit-elle, puisque vous le voulez...



M. René Bazin